

Paris-Saclay Summit
Notre palmarès 2025
des inventeurs : l'excellence
de la deep tech française

**François
Bayrou**
Jours heureux
à Matignon

**L'Histoire
tourne**
Le journal de
Sylvain Tesson

Le Point

www.lepoint.fr Hebdomadaire d'information du jeudi 13 février 2025 n° 2742 - 6,90 €

L 13780 - 2742 - F. 6,90 €

Souveraineté, énergie, données, défense...

Les guerres de l'IA



Demis Hassabis,
cocréateur de DeepMind



Arthur Mensch,
président de Mistral AI



Sam Altman,
PDG d'OpenAI



Liang Wenfeng,
cofondateur de DeepSeek



Elon Musk,
propriétaire de Grok

Qui dominera le monde ?

Ces Français qui ont massacré à l'Est

Tabou. *Un père ordinaire* révèle, archives à l'appui, le rôle de la Légion des volontaires français aux côtés des nazis. Fracassant.

PAR FRANÇOIS-GUILLAUME LORRAIN

La division Charlemagne à Berlin, aux premiers jours de mai 1945, on connaissait. On aurait presque une vision romantique de ces jeunes Waffen SS français égarés dans le crépuscule d'un Reich-Minotaure qui broya dans ses ruines les derniers enfants perdus des pays qu'il avait vassalisés. Il faut dire que l'image d'Épinal du croisé antibolchevique avait été gravée par des hagiographes ou des mémorialistes nostalgiques publiés par de très bonnes maisons : Marc Augier, alias Saint-Loup, et ses *Volontaires*, aux Presses de la Cité, en 1963 ; Christian de La Mazière, débusqué dans *Le Chagrin et la Pitié*, et son *Rêveur casqué*, chez Robert



En avant. Freddy Douroux, membre de la LVF.

ouvrage sérieux sur la collaboration militaire, sinon un travail solitaire et partiel de Pierre Giolitto en 2007, *Volontaires français sous l'uniforme allemand* (Perrin). Mais les historiens français ne se sont pas bousculés au portillon. Avec *Un père ordinaire* (Flammarion), ouvrage millefeuille appelé à faire date, Philippe Douroux vient de défoncer ce portillon.

Mais la LVF, combien de divisions ? Huit mille soldats pour cette Légion des volontaires français contre le bolchevisme, fondée en 1941 et intégrée à la Wehrmacht, dont un bon nombre seront reversés en 1944 pour la débâcle finale, dans la Waffen SS ; 1 500 pour la brigade Frankreich, 4 500 pour la division Charlemagne. Ajoutons les employés civils demeurés en France et on arrive à 20 000 personnes. Que cela soit clair, c'est bien moins que la petite Belgique, (26 000 soldats, dont 8 000 Wallons), la Hollande (21 000), la Serbie ou la Croatie (22 000 chacune), l'Ukraine

(21 000 dans la division Galicie), les pays Baltes (près de 70 000), la Roumanie (54 000) ou la Hongrie (120 000). Cela n'autorise guère, comme le suggère l'historien du nazisme Johann Chapoutot à la fin de la préface d'*Un père ordinaire*, à parler d'une « forme de Français ordinaire », porte-étendard d'un fascisme à la française qui continuerait d'innover notre société capitaliste et postcoloniale pesée au trébuchet globalisant et rétroactif du nazisme. Douroux est le premier à le reconnaître : « C'est moins, comparé

aux autres pays, et parmi les volontaires de la LVF il faut admettre que 60 ou 70 % étaient des pauvres types, des bagarreurs, des bouchons de liège portés par le courant. » C'est moins, et pourtant, cela fut, avec des comportements que les Lefèvre, Mabire & Co ont passés sous silence ou euphémisés : « Oui, il y a eu une tuerie, deux si vous voulez. » Allez, à la guerre comme à la guerre, et bonjour chez vous !

Un tel livre appelle deux lectures. Certains ne retiendront à tort que le versant « mon père, ce nazi ». Certes, les scènes du roman familial sont là, mais sobrement rappelées. Un dimanche soir de 1972, Alfred Douroux, dit Freddy, convoque ses fils dans le salon pour leur balancer : « J'ai à vous parler... Pendant la Seconde Guerre mondiale, j'ai combattu aux côtés des Allemands... jusqu'à Berlin. » Face à nous, Philippe Douroux se dit alors allégé – il a 17 ans – par cet aveu suivi d'un « Pas de questions » comminatoire : « J'ai tout compris, les coups, la violence, le racisme quotidien de mes parents. » À la convocation succédera la confrontation, trois

« On m'a confié des truands, je les ai matés... »

Freddy Douroux

Laffont, en 1972 ; Jean Mabire et *La Brigade Frankreich. La tragique aventure des SS français*, en 1973, chez Fayard, qui publiera aussi en 1985, du même Jean Mabire et d'Éric Lefèvre, *La LVF. 1941, par – 40° devant Moscou*. Les titres parlent d'eux-mêmes. Trouble complaisance de l'édition française, qui eut la faiblesse de leur donner la parole sans vérification. Sans susciter en réponse aucun



À l'Est du nouveau.

8 septembre 1941 : les premiers volontaires de la LVF arrivent au camp d'instruction de Deba (Pologne).

ans plus tard, quand il ose demander calmement à son père allongé sur un lit d'hôpital : « Tu es antisémite ? » « Et il me répond non, mais un non qui veut dire : va te faire foutre, alors que j'apprendrai qu'il est allé à l'école nazie, idéologique, fin 1944. » Le fils, lui, anar de gauche, devient journaliste, travaille vingt-quatre ans à *Libération* aux pages éco puis idées. Entre-temps, une scène marquante, en 1984, au moment où il devient père : « Vous prononcez une seule de vos conneries racistes devant mon enfant et vous ne le revoyez plus. » Les parents s'y tiendront jusqu'à la mort du patriarche, en 1997.

Shoah par balles. Mais, au fil du temps, le fils est taraudé par un doute lancinant. En 1995, une exposition allemande révèle les crimes de la Wehrmacht sur le front de l'Est. Or la LVF faisait partie de cette Wehrmacht. Puis viennent les révélations, vers 2008, sur les massacres perpétrés par les Einsatzgruppen, ce qui sera appelé la Shoah par balles. « Y avaient-ils participé ? Avaient-ils seulement gardé des routes, des voies de chemin de fer en Biélorussie, avant de se battre à Berlin ? » s'interroge Douroux. Un dialogue avec Johann Chapoutot puis la retraite en 2018 l'incitent à brasser l'océan de papier laissé par cette



Exécution. « Un partisan russe pendu par le premier bataillon [de la LVF] » (déposition de Paul Nepokoitchitsky, 22 septembre 1944).



Supplétifs. Huit mille soldats ont porté l'écusson France sur l'uniforme de la Wehrmacht.

« Quant à l'histoire au jour le jour, rien ne doit en être dit. »

Lettre de Freddy Douroux

histoire : 29 000 documents, des centaines de listes et d'auditions – certains furent interrogés par la justice après avoir intégré la Milice à leur retour du front – aux Archives nationales, au Service historique de la défense de Vincennes, dans des archives départementales, en Allemagne, en Pologne... Parmi ces documents, l'entretien inédit de 20 pages de son père, Freddy Douroux, que lui remet l'hagiographe Éric Lefevre (qui le rebaptise Dauroux dans son livre), débutant par : « On m'appelait *Vingt Mètres*. Car j'exigeais que mes

hommes soient toujours à vingt mètres les uns des autres. » Ou cette autre phrase : « On m'a confié des truands, je les ai matés, ils craquaient, et après ils suivaient. » Puis cette lettre découverte

dans la valise que lui a confiée le fils d'un proche ami de son père, Jacques Frantz, écrite peu après la guerre, quand Freddy est en cavale : « Quant à l'histoire au jour le jour, rien ne doit en être dit, en songeant que si ces messieurs n'y ont encore rien compris, ce n'est pas à nous de les éclairer. On doit citer deux ou trois faits de bagarres pures, cela doit permettre d'arriver au dernier acte qui prend figure d'épopée. ». Un mot d'ordre respecté en guise de storytelling.

Kommunary, Karlsbad, Sych, Chernevichi, Kotovo, Kormoran... Des villes de Biélorussie. Où Philippe Douroux se rend avec un fixeur en 2021 et interroge de vieilles babouchkas qui se souviennent. Les Français ? Parfois gentils, parfois méchants. Mais, surtout, il confronte les bribes de souvenirs des anciens avec d'autres dépositions trouvées lors de sa chasse. Kommunary ? « Nous avons vu ramasser dans les villages environnants 600 à 650 hommes, femmes, enfants au sein, vieillards... En les faisant passer pour des Juifs, ils les ont parqués comme des bêtes, leur ont fait creuser... »

... leur tombe, les ont fait mettre nus jusqu'à la ceinture, puis un premier rang à genoux devant le trou, et les SS les ont abattus à coups de revolver dans la nuque», confesse Robert Caron le 24 septembre 1944. Ils ont vu, mais ont-ils agi ? Honnête, Douroux s'abstient. Karlsbad ? L'hagiographe Lefevre parle de la « guerre dans toute sa sauvagerie ». Jolie imprécision. Mais, le 11 mai 1944, Roger Aubert, exhumé par Douroux, a déclaré ceci à propos du nettoyage de Karlsbad : « LVF, 1^{er} bataillon, commandant Lacroix, encadré par les SS du 3^e régiment de Berlin, y participe [...]. Plusieurs villages suspects d'abriter des partisans sont fouillés. Toute la population sera passée par les armes [...]. Hommes et femmes sont obligés de creuser de grandes fosses de 25 à 30 mètres de long sur 2 à 3 mètres de profondeur [...]. L'exécution commence par groupes de 10 à 15 [...]. Un soldat LVF de



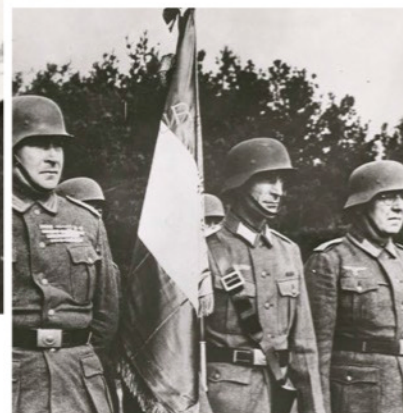
Sur le front russe. Le 1^{er} bataillon de la LVF près de Borodino, en novembre 1941.

lise./Comment dis-tu ?/ On les rectifie, quoi !/ Tous ?/ Tout le paquet./ Les mêmes ?/ Les mêmes aussi. On ne va pas les laisser seuls sur la neige. On est humains ! » Il suffit parfois de bien lire. « Zabraliser » viendrait de l'argot de la Coloniale, ou de la Légion étrangère, ou du russe...

Viols, pillages et assassinats. Là où les Français ont bien zabralisé, c'est à Kruszyzna. Douroux a fait sa plus belle découverte à Varsovie, un rapport du major Egger : « C'est avec un zèle remarquable que les Français, uniquement chargés de la surveillance, participèrent à la mise à mort des Juifs qui n'avaient pas été blessés mortellement. »

La Légion géorgienne, qui refuse de participer au massacre, accusera aussi les Français qui se sont portés volontaires pour tuer. À Sych, un LVF ulcéré par l'attitude de ses camarades note dans ses carnets obtenus par l'auteur : « Toute la nuit, j'entends des rafales de mitraillettes. Je devais apprendre par la suite que, pendant la nuit, une partie de la population, les mâles en particulier, étaient massacrés. Je devais apprendre les scènes de viols, de pillage et d'assassinats. » À Sych et à Cherne-

Engagé. À Deba, en octobre 1941. À dr., Jacques Doriot, chef du Parti populaire français.



vichi, la Wehrmacht condamne le major Jean Simoni, mais aussi Dagostini, René Barbara, Jean Bassompierre, pour avoir massacré... sans en avoir reçu l'ordre.

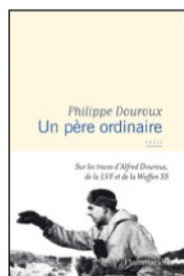
Si le travail effectué par Douroux pour la France va faire date, c'est parce que ce n'est pas un livre sur son père. Ce travail, la Hollande ou la Scandinavie pour la division Viking – à la différence de la Belgique, où les fils de soldats se heurtent à un mur – l'ont déjà accompli. « Plus on va à l'est de l'Europe, moins le travail d'histoire sur les actes des 38 divisions Waffen SS recrutées dans les pays occupés par les nazis a été fait. Mais, aujourd'hui, la question est non plus "Ont-ils participé ?" ou "Pourquoi ont-ils participé ?" mais "Pourquoi n'auraient-ils pas participé ?" », résume Marie Moutier-Bitan, détentrice de la première chaire d'histoire de la Shoah, qui a recueilli en Russie d'autres documents accablants pour la LVF. « Nous avons de multiples preuves qu'ils n'étaient pas dans une bulle, mais encadrés par la Wehrmacht pour le dispositif d'anéantissement des Juifs et des partisans. » Douroux aimerait lui aussi aller encore plus loin : pour Kotovo, ou Kormoran, il n'a pas trouvé de déposition. Travail sans fin qui lui donne sans doute ce torticolis peu avant la sortie du livre. Torticolis, ou mal au cou – un souvenir des coups donnés par le père ? Il l'a entouré du foulard jaune d'une des babouchkas à qui il dédie son livre, croisée à Sych, qui se souvenait du massacre du 8-9 janvier 1943 mais l'avait accueilli avec le sourire ●

« C'est avec un zèle remarquable que les Français participèrent à la mise à mort des Juifs. »

Major Egger

Lyon, Bert de Lyon, saisit le bébé par une jambe, le soulève de terre et décharge son revolver dans la tête de l'enfant [...]. En deux jours, 15 000 hommes, femmes et enfants sont massacrés dans la région de Bobr. »

Pour Kotovo, Douroux doit se contenter d'une lettre anonyme (mais tout désigne Raoul Dagostini) citée jadis par Henri Amouroux : « Pour du boulot bien fait, ça l'a été ! J'ai détruit entièrement les villages d'Astowok, les deux Demischkowka, les Kujawska et Kotovo... Le peu d'habitants que nous y avons trouvés [ont] été zabralés. » On découvre ce terme typique du jargon de la LVF, relevé dans les Mémoires de Lucien Rebatet, qui avait rencontré un LVF à la gare du Nord : « Ça brûle bien, les villages tout en bois / Les habitants de ces villages ? / On les zabra-



« Un père ordinaire », de Philippe Douroux (Flammarion, 384 p., 21,50 €). À paraître le 19 février.